

Une bouchée pour Martha (Cathy Reulier)

2316 mots

Martha observe le magma cuivré et fumant sur la fourchette. Des effluves caractéristiques ne tardent pas à rejoindre ses narines. Lentement, elle ouvre la bouche. Le couvert s'immisce précautionneusement entre ses lèvres flétries, que le piment vient aussitôt taquiner. La résurgence de cette sensation jadis familière fait naître un sourire sur son visage.

Elle ferme les yeux, recueillie.

Martha a trente ans. Sitôt les portes du quadrimoteur ouvertes, une touffeur moite envahit l'habitacle. Pareille à une vague, elle submerge les passagers. L'odeur de l'asphalte brûlant se mêle à la puanteur des immondices. La jeune femme s'immobilise un instant au sommet de l'escalier amovible. Voilà donc New Dehli ! Sous l'effet de la chaleur cuisante, la ligne d'horizon frémit. L'humidité imprègne immédiatement Martha, ses vêtements, ses cheveux, chaque pore de sa peau. Ses compagnons de voyage la dépassent, impatients : un vieillard enturbanné à longue barbe blanche, puis des moustachus vêtus d'élégants kurtas de couleurs claires, talonnés par des femmes en saris chatoyants. L'euphonie de leur babillage aussi vigoureux qu'incompréhensible fascine la voyageuse. Ces femmes retrouvent leurs racines. Martha Palongue, elle, en prend plein les yeux, les oreilles et les narines.

Arrachée à son Paris natal, elle se sent comme catapultée dans cette Inde à la réputation contrastée. On évoque pêle-mêle son extraordinaire patrimoine, le tintamarre de ses rues mais aussi le système immuable de ses castes, responsable de l'extrême indigence des Intouchables. « Il faudra t'y préparer » a averti Edouard, le jour où il lui a annoncé sa nomination. La Constitution dont le pays s'est doté il y a cinq ans en a fait une démocratie. La France de René Coty y envoie ses ambassadeurs : son mari figure parmi les émissaires. Martha n'avait d'autre choix que de le suivre. Préparée ? Elle ne l'est pas.

A peine a-t-elle effleuré du pied le tarmac de l'aéroport Safdarjung qu'une nuée d'enfants, semblables à une volée d'étourneaux, se précipitent mains tendues vers elle. Le blanc de leurs yeux semble jaillir de leurs corps, noirs de poussière depuis la racine des cheveux jusqu'aux orteils. Un groupe d'hommes intervient aussitôt pour disséminer l'essaim de petits mendiants

qui s'est constitué autour de Martha. Ils n'hésitent pas à jouer du bâton sur les plus entêtés. La jeune femme révoltée tente de protester, en vain. On l'invite alors à repérer son bagage, débarqué à même la piste.

Martha fouille des yeux la multitude de silhouettes qui s'agitent en tous sens. Edouard, déjà installé en éclaireur depuis une semaine, est supposé l'attendre quelque part. Des porteurs l'assaillent en hindi. Balbutiante, Martha arbore un sourire d'excuse : elle ne saisit pas un mot, mais comprend que l'on se bat pour prendre en charge la belle Européenne, blonde de surcroît. C'est alors qu'une main blanche s'agite au-dessus de la mêlée : son mari se fraye un passage, ouvre grand les bras avant de lui glisser à l'oreille : « Que l'aventure commence, ma chérie ! »

Martha entreprend de mâcher doucement. Sa langue titille la bouchée, se laisse envelopper par la crème onctueuse. Faisant fi du piment, elle identifie une pointe de noix de coco rehaussée de tomate. Ses papilles gustatives frémissent.

Martha frise la quarantaine. Edouard a troqué le métier de diplomate pour celui de consultant. Son épouse, elle, enseigne désormais les rudiments de la langue française aux enfants du bidonville voisin de leur quartier. S'improviser professeure s'est imposé à Martha comme une évidence.

La jeune idéaliste n'a pu s'accommoder du violent spectacle des rues ni des commentaires détachés de certains Occidentaux. « Leur société fonctionne comme cela depuis toujours...c'est culturel ! Il serait absurde de s'interposer. » Non ! L'indifférence mâtinée de dédain post-colonialiste, très peu pour elle ! Martha ne peut détourner le regard lorsqu'une fillette de six ans tout au plus gratte à la fenêtre de sa voiture : elle porte ses doigts sales à sa bouche, lui signifiant qu'elle a faim. Un frisson de révolte la secoue quand on lui explique que des mendiants sont mutilés pour susciter la pitié des touristes qui commencent à affluer. La Constitution a beau interdire les discriminations fondées sur les castes, il vaut toujours mieux naître Brahmane que Dalit, autre nom donné aux Intouchables.

Comme il est impérieux, le besoin de se sentir utile ! Quelle absurdité de rester parquée dans un ghetto doré alors que les Indiennes, passées les premières réticences, poussent vers elle

leur progéniture tapageuse, avec l'espoir fou d'une vie moins misérable. Les enfants de ces laissées-pour-compte répètent ses mots avec un adorable accent qui roule les « r ». Cahin-caha, l'Européenne s'est habituée aux cortèges de mouches comme aux relents d'urine et d'excréments qui l'assaillent dès l'approche du bidonville. Ces familles font bien avec, elles n'ont guère le choix et n'en sont pas moins pourvues d'odorat !

En fin de journée, les petits rentrent chez leurs parents avec en poche quelques roupies durement gagnées. Martha pénètre alors dans les cabanes fabriquées de bric et de broc où elle est invitée à s'accroupir, à l'Indienne. On lui offre des chappattis avant de l'interroger sur cette lointaine et fascinante Europe, dans un mélange d'hindi, d'anglais, de français et à grand renfort de gestes ou de dessins. Les feuilles de papier et crayons apportés par Martha s'avèrent aussi utiles que précieux. Souvent, ils disparaissent : elle sait que les enfants sont contraints de les vendre.

Un soir, les petits Surash et Ravi, deux orphelins qu'elle a pris sous son aile, l'entraînent à l'extérieur de leur cahute. Leurs prunelles ambrées brillent d'une excitation contagieuse. « Pas de leçon de français aujourd'hui, Madame Martha, viens, viens avec nous ! » Alors qu'elle demande en riant ce que mijotent les deux garnements, elle reçoit une volée de poudre fushia, rapidement suivie d'un nuage jaune : mais oui, c'est Holi ! La fête des couleurs ! Les hindous célèbrent le début du printemps. Qu'importent sa tunique blanche et sa coiffure soignée, elle joue le jeu, se jette dans la mêlée. Lorsqu'elle rentre chez elle couverte de pigments de la tête aux pieds, elle croise une poignée de jeunes garçons des beaux quartiers, aussi chamarrés que les galopins des bidonvilles. Ils la gratifient de quelques munitions colorées avant de lui réclamer gaiement un autographe. Ce jour-là, elle en signera vingt-quatre, hilare. Une Européenne reste rare hors des quartiers touristiques, alors une Européenne peinturlurée !

Martha déglutit. La sauce prend ses aises dans sa bouche, puis tapisse sa gorge. Les arômes se précisent encore dans son palais, lequel s'enflamme d'un feu délicieux.

Martha aborde sa soixantième année. Edouard désormais retraité, le couple part s'installer à Pondichéry où vivent de nombreux expatriés français. L'enseignante des bas quartiers ne tient pas à tisser de liens avec ses compatriotes. Elle se sent dorénavant plus indienne que

française et le départ vers le sud la contrarie. Elle exècre ces gens qui couvrent d'invectives les vendeurs à la sauvette, se plaignent des odeurs, de la foule, jugent une société qu'ils n'essaient même pas de comprendre. Mais il y a bien pire encore que ces fâcheux obtus : les adieux à Surash et Ravi. Ils lui ont littéralement déchiré le cœur. Les deux jeunes adultes ont promis de garder contact. Seulement Martha ne s'illusionne guère quant aux aléas du courrier. Au soir de sa dernière visite, les garçons ont couru derrière la voiture avec les gamins du bidonville, jusqu'à n'être plus qu'un nuage de petits points au bout de la rue.

Le nez à la vitre de la Tata flambant neuve, Martha retient ses larmes.

Nul ne saurait boudier les charmes de Jaïpur, Bhopal ou Madras. Pourtant, les merveilles jalonnant leur itinéraire vers le sud ne parviennent pas à apaiser la douleur de Martha d'avoir abandonné ses protégés derrière elle. Car c'est le sentiment qui l'empoisonne depuis ces mille-sept-cents kilomètres de route hasardeuse. Un abandon odieux. Elle en veut à son mari, qui lui a lâché, agacé : « Ce ne sont pas tes fils. Ils ne le seront jamais. ». Edouard, accaparé par sa carrière fructueuse, a suivi distraitement les occupations de son épouse. Il les juge davantage dictées par la quête de bonne conscience d'une oisive privilégiée que par pur altruisme. Martha culpabilise terriblement d'avoir cédé. Dans une certaine mesure, elle est aussi prisonnière d'une caste : celle d'épouse privée d'autonomie financière.

Soudain, Edouard pousse un hurlement : leur chauffeur – jamais le couple n'a osé conduire sa propre voiture – vient d'écraser la pédale de frein pour éviter la cargaison qu'un camion fou vient de perdre. Trop tard. La Tata, instable, fait une embardée. Un flash blanc aveugle la sexagénaire. Elle n'entend plus Edouard. « Edouard ? » Il ne bouge plus. « Amrish ? » Le chauffeur, pas davantage. Elle s'extirpe de la voiture renversée sur le côté, appelle à l'aide, affolée. Des vélos surchargés croisent à un rythme effréné des scooters sur lesquels des familles entières sont entassées. Le choc est terrible : le rickshaw a beau klaxonner dans un vacarme assourdissant, Martha hébétée est percutée de plein fouet. Une douleur insoutenable traverse en vrille son bassin. A terre, elle perçoit l'azur du ciel, puis un fourmillement de couleurs et de visages bruns qui se penchent sur elle. Des salves de questions en hindi lui parviennent au travers d'un filtre ouaté. Mais elle est déjà trop loin.

Elle perd connaissance.

La colonne vertébrale a été touchée. Paralyse totale. Rapatriement en France. Fin du voyage. Sur son lit d'hôpital parisien, Martha repense à ces culs-de jatte qui font la manche

dans les rues de New Dehli, à même le sol ou posés sur une planche à roulettes. Ils survivent pourtant, se nourrissent, se débrouillent. La première fois qu'elle en avait vu un, elle avait tourné le regard de côté, gênée de sa propre validité, coupable de son privilège. Ce privilège n'est plus. Edouard non plus. Elle ne peut plus écrire, ni même se nourrir seule : porter à ses lèvres la cuisine insipide de l'hôpital lui est désormais parfaitement impossible.

Martha inspire doucement avec la bouche. Le léger mouvement de l'air vient raviver la sensation taquine du piment sur sa langue. Ce sont maintenant ses yeux qui picotent et s'embuent.

Voilà vingt années que Martha vit prisonnière de son corps.

Hier, à l'heure du petit-déjeuner, une haute silhouette en blouse blanche a pénétré dans sa chambre. Martha a marmonné, mal réveillée : « Mes lunettes s'il vous plaît, jeune homme ». L'image s'est précisée. Un large sourire illuminait le visage sombre d'un élégant quadragénaire. D'incroyables yeux dorés ont happé Martha toute entière. L'émotion l'a frappée en pleine poitrine. Foudroyée. Plus pétrifiée encore que son immobilité post-traumatique ne lui en laisse le loisir. « D'où venez-vous ? Comment vous appelez-vous ? », a-t-elle demandé, le souffle court.

« C'est bien moi, Martha. C'est Surash. »

La bouche de la vieille dame s'est arrondie en un « oh » de stupeur. Ses commissures se sont mises à frémir. Le rire et les larmes ont hésité quelques secondes dans ses yeux bleus délavés. Un torrent de joie l'a emporté.

« Mais comment ? Comment ?

- Tu m'as enseigné le français, Martha. J'ai continué, grâce aux livres que tu nous as laissés, à Ravi et moi. J'ai étudié le jour, la nuit, comme un forcené et chaque minute de temps libre que la vie me laissait. J'ai réussi. J'ai obtenu une bourse, puis un diplôme avant d'exercer à l'hôpital américain de New Dehli. J'y suis tombé amoureux...d'une Française expatriée.

- Oh ! a répété Martha.

- Eh oui...A croire que le destin me liait à ton pays ! Sa famille lui manquait. Nous sommes arrivés à Paris il y a un mois. Ils cherchaient un médecin ici. Lorsqu'on m'a confié la liste des

résidents ce matin, j'ai d'abord cru à une coïncidence. Mais on m'a affirmé que Martha Palongue n'était pas un patronyme aussi fréquent que Surash Malik en Inde ! On m'a appris pour l'accident. Pour ton mari. Je suis si désolé. J'ai tenté de retrouver ta trace à Pondichéry dès que mes moyens l'ont permis, sans succès. Je t'imaginai néanmoins...quelque part en Inde, à couler des jours heureux. Je pensais que tu nous avais écrit, mais que tes lettres s'étaient perdues. Quand nous avons quitté le quartier de notre enfance, j'étais fier de pouvoir enfin vivre mieux, mais j'ai pensé que cette fois, c'était fini, plus jamais nous n'aurions de tes nouvelles.

- Mon Surash ! Docteur ! Quel miracle ! Dans mes bras, dans mes bras, redresse-moi sur mon fauteuil ! »

Le front chenu et sillonné de rides a plongé dans le col de la blouse blanche tandis que Surash redressait le corps inerte de Martha. Un instant, ils n'ont fait qu'un. Surash a prolongé l'étreinte. Le sentiment à la fois grisant et apaisant de retrouver un continent chéri a envahi la vieille dame. « C'est Diwali demain, a repris Surash, tu te souviens ? Le premier jour d'une nouvelle année ! Laisse-moi te faire une surprise. »

La journée durant, Martha n'a eu de cesse que d'actionner la sonnette. Elle voulait tout savoir. Avait-il des enfants ? Et Ravi ? Était-il heureux ? Parlait-il toujours le français ? « Je dois travailler, Martha, je vais être renvoyé si tu m'accapares ainsi, a ri Surash. Nous avons tout notre temps, désormais ! » Elle n'a pas dormi de la nuit, excitée comme une enfant à la veille de Noël.

« Martha ?... »

Le visage lisse de Surash est penché juste sous son nez. Il pose la barquette d'aluminium encore chaude sur la tablette. Sa main droite s'arcboute à l'accoudoir du fauteuil roulant. Dans l'autre, la fourchette reste en suspens. Son inquiétude manifeste s'envole dès que Martha ouvre enfin les yeux.

« Tu t'es endormie...J'ai cru...

- Au contraire, cher Surash. Tu viens de réveiller tant de souvenirs en moi ! »

D'un air gourmand, elle désigne du menton la fourchette fumante, porteuse de la seconde bouchée de poulet Tikka Masala.